

Santé publique

Quand la grossophobie devient un enjeu économique

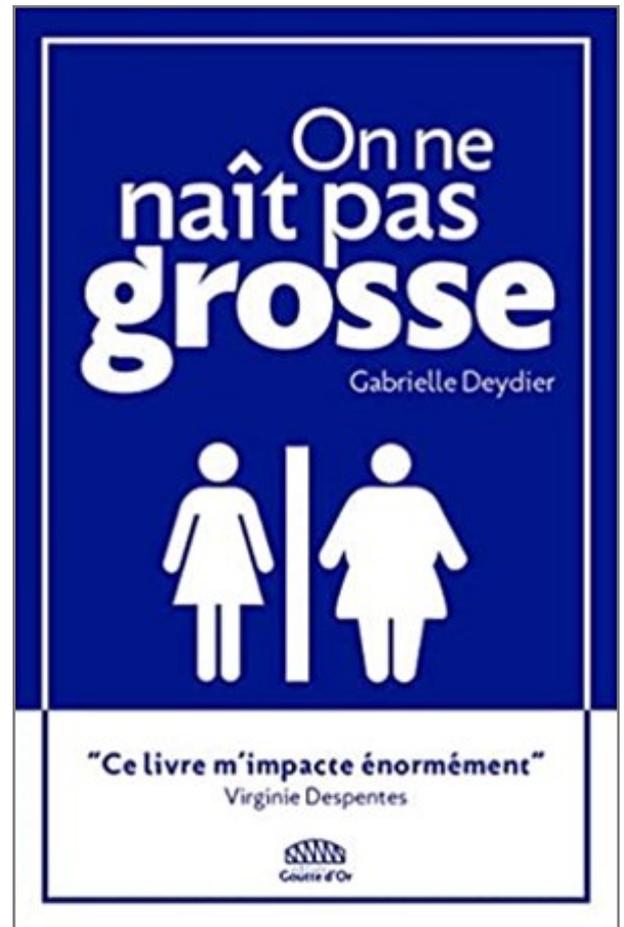
***On ne naît pas grosse*, de Gabrielle Deydier (Goutte d'or, 2020)**

Les éditions Goutte d'or ont réédité en 2020 l'ouvrage de Gabrielle Deydier, *On ne naît pas grosse*, qui a donné lieu à une adaptation en téléfilm : *Moi, grosse*, de Murielle Magellan (2019), et à un documentaire : *On achève bien les gros*, de Laurent Follea, Gabrielle Deydier et Valentine Oberti (2019). C'est l'occasion d'aborder la question du poids extrême en osant utiliser les mots justes.

Ce petit livre bleu semble n'avoir aucune prétention, tant son format et son visuel sont presque anodins. Pourtant, il suscite une « énorme » prise de conscience et sans valeur morale ou péjorative, il redonne du sens aux mots. En connaissance de cause, sans faux-semblant, Gabrielle Deydier aborde l'obésité que l'on dit morbide : « *Oui beaucoup de gros refusent de prononcer ou d'entendre ce mot. Ils ont tort. Gros est un adjectif qualificatif, pas une identité malheureuse. Gros, c'est comme grand, blond, petit, ou roux* » (p. 123).

Alors que nos sociétés occidentales proposent de plus en plus de produits de consommation en tout genre et que les produits alimentaires se font de plus en plus variés, l'incitation au contrôle du poids ne manque pas d'être un paradoxe criant.

La boulimie, l'hyperphagie, les compulsions alimentaires sont le plus souvent perçues comme un laisser-aller dont la victime pourrait fort bien se sortir seule si elle voulait bien faire un peu d'efforts. La partie visible de ce mal d'être soi, par-delà la simple gourmandise, met au jour un rapport à la nourriture complexe. L'alimentation, ce que l'on mange, ce que l'on ingère, devient tout autre chose qu'une nécessité qui s'impose à heures régulières, une nécessité pour faire fonctionner le corps. Face à ces problématiques, l'alimentation devient autre chose et le corps n'a plus d'autres solutions que de manifester ce que la parole ne parvient plus à libérer : « *Parfois, ne pas trouver de quoi me sustenter me rend folle. Je fais des allers-retours dans les placards, je pète les plombs, je rumine. J'ai besoin de me remplir* » (p. 89).



La première édition est parue en 2017. 126 pages (7,50 euros)

Témoignage et enquête sans aucune complaisance

Gabrielle Deydier, à travers l'écriture de ce *On ne naît pas grosse*, engage une enquête journalistique sur cette question du traitement des grands obèses et de la grossophobie qui règne. Elle apporte un témoignage personnel (puisqu'elle-même

annonce peser 150 kg pour 1,53 m). Enfin, elle permet une réflexion à la fois médicale et sociétale sur l'emprise qu'a aujourd'hui l'univers de la chirurgie de l'obésité.

Véritable coup de poing, on prend conscience de l'invisibilité de ces obèses qui s'excluent de tout, y compris de la scène sociale, mangeant leur souffrance au point de se mettre en danger : « *Écrire sur mon rapport à la nourriture, cela suppose de cesser de me mentir à moi-même. Mais aussi de dévoiler une réalité honteuse à mes proches, au risque de passer pour un monstre ou une malade mentale incapable de contrôler ses pulsions* » (p. 85).

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce livre n'a pas pour sous-titre : « Sortez vos mouchoirs et plaignez-les ! » Au contraire, il vise à poser des questions de santé, de société et de politique. Il amène à interroger le jeu complexe qui se met en place entre représentation sociale, stratégies médicales et agroalimentaires : « *De*

fait, le médecin américain [Howard Bauchher] suggère par exemple d'entamer une coopération avec l'industrie alimentaire et la restauration. Et surtout d'accepter un peu d'humilité : l'obésité progresse en dépit de l'amélioration des techniques médicales » (p. 119). Plus encore, y est abordée de façon documentée et sans compromis, toute la question de la prise en charge chirurgicale du poids donnant une autre réalité des opérations bariatriques.

Prendre conscience qu'un corps de femme ou d'homme puisse atteindre les 200 kg, voire 250 kg, c'est, dans le même temps, prendre acte des discriminations, de l'isolement, de l'inadaptation de nos sociétés et de notre regard sur ces corps. Mobilité, mobilier, travail, relation sociale, tout ne devient plus qu'une question de corps et non plus de personne. Jusqu'à s'entendre dire : « *Je veux des hôtesses de caisse qui ressemblent à des hôtesses de l'air* » (p. 84).